LE COLLIER D'EBENE ?

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 50 cs

J. FERENCZI & FILS
EDITEURS
PARIS

Le collier d'ébène

ROMAN POLICIER

par MARCEL VIGIER

I

FLORAC ET LA GLU

En sifflotant, Florac rangeait des fiches, La Glu, en un coin du bureau, lisait avec un intérêt incontestable un roman d'amour. Le célèbre détective, après une période des plus mouvementées, était heureux de jouir d'un peu de calme. Il en profitait pour remettre dans ses papiers un ordre nécessaire. Il avait là, en effet, des archives considérables : signalements d'apaches, d'assassins, trucs employés par les uns et les autres, méthodes diverses des bandes célèbres qu'il avait fait arrêter.

La Glu, par contre, prisait peu ce travail, il détestait honnêtement toute cette paperasserie et préférait le mouvement, l'activité, les péripéties multiples de la chasse au criminel. Aussi, peu disposé à aider son patron, se plongeait-il sans vergogne dans la lecture. Mais en cette dernière occupation, il n'aimait point être dérangé.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 81.

Soudain, le téléphone strida. La Glu leva la tête :

— On vient encore nous embêter! trancha-t-il d'un ton bourru.

Florac, toujours calme, décrocha le récepteur, et son compagnon put suivre une conversation des plus intéressantes :

— Oui, monsieur!

— Entendu!

— Parfaitement.

Jean-Frédéric Pommier était curieux, aussi éclata-t-il :

— C't'épatant!... Oui, monsieur... Non, monsieur... L'téléphone est une belle invention pour le spectateur!

Le détective interrompit ce flux de paroles.

— Allons, au trot, va chercher l'auto.

— Hein?... On r'commence?... Qui c'est qu'on a assassiné?...

Florac haussa les épaules.

— On a pris l'habitude de me déranger pour la moindre affaire; alors il faut marcher. Que veux-tu, mon pauvre vieux, nous ne serons jamais tranquilles, jamais tu ne liras un roman d'une seule traite.

Le jeune homme déjà s'apprêtait : ceci consistait à enfoncer sur sa tête jusqu'aux oreilles une casquette grise et à allumer une cigarette. Puis il s'éloigna, laissant tomber, hautain et méprisant :

— J'ramène la bagnole!

Le détective, de mauvaise humeur, enferma ses papiers, vêtit un pardessus et descendit.

Bientôt, sa limousine, conduite par La Glu, stoppa le long du trottoir. Il s'installa auprès de son compagnon et cette fois, le renseigna :

— Cette nuit, rue Barbet-de-Jouy, au 51, on a étranglé une jeune fille.

— Hé ben, faut arrêter l'assassin et l'condamner, c'est simple.

— Tout le monde patauge, paraît-il.

Le silence tomba, chacun pensait à part soi, à cette nouvelle affaire.

⁂

De la porte Saint-Denis, où habitait le policier, jusqu'à la rue Barbet-de-Jouy, le trajet fut relativement long, mais enfin ils arrivèrent devant un hôtel particulier, à l'aspect imposant quoiqu'il fût de construction récente. La façade donnait sur un parc et on y accédait par un large perron.

Florac sauta à terre et son élève, déjà ressaisi par la curiosité et l'ardeur du métier, le suivit avec empressement.

Des agents en uniforme voulurent leur interdire le chemin. A la vue de la carte de Florac, ils s'effacèrent, et ensemble, affirmèrent :

— Vous arrivez bien... On enquête là-haut, mais on n'éclaircit rien... C'est encore une affaire comme celle du baron de Ledignan (1).

Florac passa et pénétra aussitôt au grand salon, où le juge d'instruction, son greffier, le commissaire de police et d'autres fonctionnaires étaient réunis.

Le premier magistrat terminait l'interrogatoire du personnel. A l'entrée de Florac, il eut un sourire plein de mansuétude et tendit la main au policier.

— J'ai accepté que l'on vous prévienne, mon cher ami, parce que vous pourrez nous aider.

Il n'avouait pas que cet assassinat l'embarrassait fort. Il proposa :

— Voulez-vous aussi interroger tout ce monde?

— Non! Non! fit le détective en souriant, je ne veux pas empiéter sur vos attributions, monsieur le juge d'instruction.

— Bon! Bon! je vous laisse libre, agissez à votre guise... comme toujours.

---

(1) *Voir* La Lettre mortelle *du même auteur, chez J. Férenczi, éditeur.*

Florac jeta un rapide coup d'œil sur l'assistance et aperçut dans un coin, assis en un fauteuil, triste, prostré, le marquis de Roquecourbe, père de la victime. Il le connaissait, l'ayant rencontré aux courses, dont il était un fervent. Il s'approcha donc et après s'être présenté, s'assit sans façon sur un fauteuil voisin.

— Je vous demande pardon, dit-il, de raviver votre douleur, mais il serait de grande importance que vous me relatiez vous-même ce que vous savez du crime.

Le marquis eut un geste désespéré :

— Rien! monsieur. Absolument rien. On n'a entendu aucun bruit, remarqué nulle personne suspecte et ce matin une femme de chambre a trouvé ma fille étranglée dans son lit.

Le policier hocha la tête.

— C'est tout? Pas un détail qui vous ait frappé?

— Non... ma pauvre enfant a été étouffée probablement au moyen d'un collier formé de minuscules boules d'ébène, collier qu'elle portait continuellement...

— Etrange bijou, interrompit Florac.

— Oui. C'est une habitude dans notre famille. Depuis plus de trois siècles, ces colliers sont considérés comme des fétiches et nos filles en portent toujours un.

— Vous n'ignorez pas l'origine de cette jolie coutume?

— Un vieux dicton, répété de père en fils chez les Roquecourbe : « Quiconque vêt le collier d'ébène, porte la fortune sur ses épaules. »

— Et c'est toujours le même collier?

— Oh non! Ce serait impossible, ce sont, au contraire, presque constamment des nouveaux, arrangés suivant le goût du jour. C'est, jusqu'à leur mariage, l'unique bijou de nos filles.

— Selon vous, on aurait étranglé la victime au moyen de ce collier?

— Le docteur le croit, les boules de bois se sont imprimées dans le cou...

— Il ne s'est pas brisé? Il était donc bien solide?

— Je ne sais, il a disparu.

— Ah!...

Le détective resta songeur. Mis au courant par le chef de la Sûreté, il croyait se trouver en face d'une affaire très simple, mais elle paraissait soudain se compliquer. Le juge d'instruction n'avait aucun soupçon, sinon il s'en serait vanté. Il demanda encore :

— Ce collier avait-il de la valeur?

— Aucune... quelques francs...

— Et on n'a rien volé d'autre?

— La chambre est intacte... nulle part il ne me manque le moindre bibelot... J'ajouterai que ce collier n'était pas unique, chacune de mes filles en avait un semblable... Je ne crois donc pas devoir attacher d'importance à ce détail.

— On ne sait jamais... voudriez-vous avoir l'obligeance de m'en faire montrer un.

— Volontiers.

Le marquis sonna, donna des ordres à un domestique qui s'éloigna pour revenir bientôt, muni d'un collier très simple, confectionné de boules d'ébène d'une grosseur inférieure à celle d'un petit pois. Ces boules étaient réunies par une chaînette d'argent.

— Evidemment, fit Florac, le vol de ce bijou n'est pas le mobile du crime.

— Vous vous en rendez compte.

Le juge d'instruction s'approcha :

— Vous allez chercher midi à quatorze heures, mon cher, dit-il d'un ton condescendant. Le bandit s'est servi de cela parce qu'il n'avait pas autre chose sous la main.

— Il est étonnant que ce collier ne se soit pas rompu, interrompit le marquis.

Florac ne répondit rien et se levant, se dirigea vers le docteur Polet qui avait fait les premières constatations.

— Alors on a étranglé la victime avec le collier? demanda-t-il.

Le docteur hésita :

— Ma foi, les boules se sont incrustées dans le cou, et je n'ai pas relevé de marques de doigts... Concluez-vous, mon cher? Le juge d'instruction n'a pas tergiversé, lui...

Le policier s'éloigna de nouveau et cette fois se dirigea vers La Glu.

⁂

Celui-ci n'avait pas perdu de temps; déjà il était au courant de toute l'histoire, ayant interrogé en camarade un certain nombre de domestiques, principalement des soubrettes, connaissant la propension au bavardage du sexe faible. Un doute subsistait dans son esprit, il le communiqua à son patron dès que celui-ci l'eût rejoint :

— C'est tout de même drôle que l'assassin n'ait rien volé.

— Si, répliqua Florac songeur; le collier d'ébène...

— Peuh! Ça vaut quarante sous, paraît-il...

— C'est fort possible, il ne l'a pas moins emporté.

— J'aurais cru plutôt à une vengeance d'amoureux éconduit.

— L'enquête séparée de la Sûreté nous révélera s'il y a lieu de suivre cette piste. Pour ma part, je ne le crois pas, étant donné ce que je sais déjà sur la jeune fille.

La Glu se rengorgea :

— J'ai enquêté à ce sujet... moi!...

— Et tu as appris...

— Que si elle avait un amoureux, personne ne le savait, car chacun vante ici sa sagesse...

— Et c'est la vérité, je crois.

— Alors?

— Alors... voilà... je cherche... Le meurtrier a

étranglé sa victime et a emporté le collier d'ébène... Je ne possède pas d'autre certitude...

— Mais ce bijou est peut-être brisé et les boules traînent sous le lit, puisque c'est avec ça que la jeune fille a été tuée.

— Impossible d'admettre cette fable, mon cher... La chaînette, de minime grosseur, n'aurait pas résisté à la moindre traction et, par conséquent, n'aurait pas étouffé la victime, âgée de dix-neuf ans... Réfléchis un peu...

— Oui, évidemment.

— Donc, tu connais les données du problème, cherche de ton côté; moi, je monte là-haut, inspecter la chambre du crime.

— Soyez tranquille, patron, j'aiguise mon flair d'artilleur et je m'mets en campagne,

II

L'ENQUÊTE

Florac, comme il l'avait annoncé, se rendit au premier étage où se trouvait la chambre de la victime.

Un agent gardait la porte et, à l'intérieur, tout avait été laissé en état.

La jeune fille gisait sur le lit, avec encore les marques bleuâtre de la strangulation. Le détective examina d'abord ces marques, mais se redressa aussitôt.

— Je l'avais bien pensé, soliloqua-t-il, on a empoigné à pleines mains cou et collier... Aussi est-il assez difficile de discerner la grandeur des mains de l'opérateur...

Ensuite, il jeta un rapide coup d'œil autour de lui et conclut aussitôt :

— L'assassin ne craignait pas d'être dérangé, il a agi en toute tranquillité... Bizarre, cela...

Il jugea immédiatement être en face d'un criminel intelligent et prudent, difficile à pincer.

Doucement, il s'agenouilla et passa une inspection minutieuse du sol. Là encore il ne releva rien, aucune trace susceptible de le mettre sur la voie. La venue du juge d'instruction, du commissaire et des autres visiteurs avait évidemment brouillé les empreintes.

Sur les draps, pas la moindre trace de doigts; sans nul doute le meurtrier portait des gants, comme tous ceux qui travaillent suivant les méthodes modernes.

Le détective revint alors à sa première idée :

— Pourquoi a-t-on emporté le collier d'ébène?

A cette question, il fut encore incapable de répondre et se remit à ses recherches, sans grand espoir. Bientôt cependant, à la vue des meubles restés dans l'ordre le plus parfait, il eut une conviction.

— Le bandit est rentré par la porte, a fait son coup et est reparti. La fenêtre étant fermée, il ne lui était pas possible de l'ouvrir de l'extérieur.

Il quitta la pièce et longea le couloir, d'abord dans une direction, puis dans une autre. Il scrutait attentivement le sol, étudiant les murs.

Quand il atteignit le rez-de-chaussée, il n'était guère plus renseigné qu'au début.

— Eh bien, monsieur Florac, connaissez-vous l'assassin? Est-il brun ou blond? demanda le juge d'instruction narquois.

— Il doit être roux, renchérit le procureur de la République avec un gros rire.

Le détective ne s'émut pas. A son tour, il posa des questions précises :

— L'enquête vous a-t-elle révélé qu'on avait pénétré dans la maison par une porte ou une fenêtre du rez-de-chaussée?

— Nous ignorons tout à ce sujet, les domestiques n'ont rien entendu cette nuit et n'ont rien remarqué d'anormal ce matin. De même le concierge qui a dormi d'un sommeil paisible.

Florac n'insista pas, il se rendait compte que le mystère s'obscurcissait et il n'avait plus d'espoir qu'en sa propre sagacité.

Les magistrats s'éloignèrent :

— Eh bien, mon cher, je vous laisse, dit le juge, mon enquête est terminée ici, je vais relire les dépositions et me ferai une opinion.

— Ce sera la bonne, répondit le policier, ironique à son tour.

***

Jean-Frédéric Pommier dit La Glu s'était, de son côté, livré à toutes sortes d'investigations, n'ayant aucune raison apparente, mais c'était son principe : quand une affaire se présentait, il rassemblait les mille petits indices récoltés au hasard et les communiquait à son chef.

Comme il avait suffisamment causé avec les domestiques, il visita la maison. Non point la chambre du crime, il la laissait à son patron, mais les alentours, les couloirs, les cabinets de débarras.

Il arriva ainsi aux mansardes où couchait le personnel du marquis. Avec une dextérité, fruit d'une longue habitude, il pénétra dans la première pièce, ouvrit les tiroirs, explora la malle, regarda sous le lit, fouilla dans les moindres recoins.

Il passa à la seconde, puis à la troisième, jusqu'à ce qu'il les eût toutes visitées.

Malgré son habileté et son flair, il ne remarqua rien d'anormal et conclut d'une façon péremptoire :

— C'est pas un larbin qu'a fait le coup!

Songeur, il redescendit et, suivant la plus saine logique, pensa :

— Puisque ce n'est pas quelqu'un de dedans, l'assassin venait du dehors.

Il gagna donc le parc et scruta les allées, cherchant une empreinte sur le sable fin, dans la terre meuble des parterres.

Les marques de pas étaient rares; toutefois il en nota une qui se reproduisait assez souvent. Il voulut en prendre un croquis. Ce lui fut aisé, grâce à une feuille de papier et à un crayon qu'il extirpa de ses poches. Ensuite il les compara les unes aux autres et s'assura qu'elles se ressemblaient toutes.

Ce fut un trait de lumière; haussant les épaules, il s'écria :

— J'suis bête comme un sous-pied; la patte que j'vois là, c'est celle au jardinier.

Il courut à l'office s'en rendre compte immédiatement. Il trouva l'homme en train de discuter du crime en compagnie des autres domestiques.

Toujours poli, il l'invita :

— Laisse voir un peu ton ribouis, vieux frère!

Et, sans lui donner le temps de réfléchir, d'autorité il lui souleva la jambe. Le dessin s'appliquait exactement sur la semelle. Aucun doute n'était donc possible. Il daigna alors rassurer le brave homme déjà inquiet :

— T'frappe pas, c'est pas toi l'inculpé!... T'as eu la frousse, hein?... parce qu'avec la police, quand on s'en approche, on perd toujours quéque chose!

Et il s'éloigna, emporté par le besoin intense de savoir.

Il se fit le raisonnement suivant : puisque l'assassin n'appartient pas au personnel et que, par conséquent, venant du dehors, il n'a pas passé par le parc, il a dû pénétrer dans l'hôtel par une fenêtre donnant rue Barbet-de-Jouy.

Il courut donc inspecter ces croisées, mais là encore il n'obtint aucun résultat : nulle éraflure aux entablements; pas de marques suspectes sur le plancher ciré; tous les carreaux étaient intacts.

— Ça, c'est plus fort que d'faire du boudin avec des fils d'fer barbelés, grommela-t-il mécontent.

Et ne sachant plus de quel côté diriger son enquête, il s'en fut retrouver Florac.

Dans le hall, il rencontra le détective qui se promenait à pas lents, l'air rêveur. Parfois il s'arrêtait, contemplait avec une admiration manifeste les vieilles armures pendues au mur. Ces armures, au cours des siècles héroïques, avaient appartenu à divers membres de la famille de Roquecourbe. Le policier oubliait momentanément le meurtre atroce qui s'était déroulé dans cette maison paisible.

En apercevant La Glu, il interrompit sa promenade et, avec une nuance d'espoir dans la voix, demanda :

— Eh bien? Sais-tu quelque chose?

Le jeune homme, maussade, haussa les épaules :

— Rien dans les chambres des domestiques! Rien dans le parc! Rien aux fenêtres!

— C'est peu, fit Florac.

Cependant, il ne douta pas de ces affirmations, connaissant la sagacité de son compagnon.

Ainsi l'un et l'autre, par des moyens différents, arrivaient aux mêmes conclusions.

Ils s'en allèrent, côte à côte, silencieux, tâchant de suppléer par la logique au manque d'indices palpables.

Ils déjeunèrent non loin, afin d'être aisément rue Barbet-de-Jouy s'il leur venait une idée.

A table, Florac retomba naturellement sous sa première impression :

— Après tout, on a volé le collier d'ébène... Ce serait donc la possession de ce bijou sans valeur, le mobile du crime...

— Patron, vous tenez déjà un plan, interrompit La Glu, et vous ne voulez rien me dire... comme toujours... C'est mal, on n'agit pas ainsi avec un collaborateur conscient et organisé.

Le policier ne put s'empêcher de rire à cette explosion de confiance.

— Mais non, mon pauvre vieux... je ne sais rien... je suis dans la nuit comme toi... Je constate, voilà tout... On a volé un bijou valant environ quinze francs... explique-moi pourquoi?

Ils terminèrent mélancoliquement leur repas, soucieux l'un et l'autre. Jugeant inutile de retourner rue Barbet-de-Jouy, ils remontèrent en voiture et suivirent le boulevard Saint-Germain, puis se quittèrent.

— La lecture des interrogatoires me donnera peut-être une idée, expliqua Florac. Je vais donc au Palais de Justice.

— Moi, je rentre, répondit La Glu!

Et il sauta à terre, tandis que l'auto filait.

III

UN NOUVEAU CRIME

Le soir, le détective et son élève se retrouvèrent au logis, guère plus avancés que le matin. Le mystère restait entier, le mobile du meurtre n'apparaissait pas encore à leur esprit clairvoyant.

Pourtant cette affaire commençait à les intriguer considérablement, d'autant que l'enquête menée parallèlement par la Sûreté ne leur avait apporté aucun éclaircissement.

— Ce vol du collier doit être une coïncidence, suggéra La Glu... Et si c'était quelqu'un de la famille?...

— J'y ai pensé déjà... mais là encore je ne trouve pas d'explication plausible. Ni le père, ni la mère n'aurait tué leur fille; les deux sœurs sont trop jeunes, trop faibles... le fils aîné est aux colonies...

— Hélas, vous avez encore raison, patron... Quel fourbi! bon Dieu!

***

Après le dîner, Florac parcourut un certain nombre de fiches, espérant y trouver une indication quelconque, la description d'un crime commis en des circonstances semblables.

Enfin, lassé, il proposa :

— Allons nous coucher, demain peut-être nous apportera du nouveau.

— *Amen*, conclut La Glu.

Et ils se serrèrent la main, se souhaitant mutuellement une bonne nuit.

Mais au matin le jeune homme était en train d'aider la femme de ménage à préparer le petit déjeuner lorsque le téléphone tinta avec frénésie.

Il sauta sur le récepteur et écouta. Aux premiers mots, il laissa échapper un juron énergique, puis se calmant, répondit :

— Qu'on ne touche pas à la chambre, je préviens le patron... attendez à l'appareil...

Et il courut prévenir Florac.

— Patron!... Patron... on a étranglé une autre fille de Roquecourbe!... Le chef vous téléphone!

Le détective sauta du lit et en pyjama se précipita pour reprendre la communication interrompue.

Ses premières paroles furent les mêmes que celles de son compagnon :

— Qu'on laisse intacte la pièce où a été commis le crime. J'arrive à l'instant.

Ils mangèrent hâtivement de crainte que, durant leur absence, on ne bouleversât tout dans la chambre du meurtre.

Puis ils s'apprêtèrent et La Glu se rendit au garage pour ramener la limousine.

Une demi-heure plus tard, ils descendaient devant le large perron de l'hôtel. Le marquis vint au-devant d'eux.

— Mon Dieu, monsieur Florac, s'écria-t-il aussitôt, vous me voyez tout tremblant... Est-ce que le malheur va me poursuivre encore?

Le policier lui serra la main mais ne répondit point; une angoisse l'étreignait; il sentait le crime planer au-dessus de cette demeure luxueuse. Crime intelligent, prémédité, destiné à se continuer jusqu'à réussite complète d'une tâche fixée à l'avance.

Brusquement il se retourna :

— Avez-vous, monsieur, quelqu'un, par exemple un parent qui pourrait souhaiter hériter de vous?

— Je ne le pense pas, répliqua le marquis ; mes plus proches sont mes trois neveux, chacun individuellement aussi riche que moi. Aucun soupçon ne peut peser sur eux.

— Oui, l'enquête de la Sûreté m'avait donné ces détails, néanmoins je tenais à me les faire préciser par vous-même.

Suivi de La Glu, il escalada les marches et, connaissant déjà la disposition générale de l'immeuble, il se dirigea sans une hésitation vers la chambre de la victime.

Des agents en bourgeois gardaient les couloirs; il les interrogea au passage :

— Vous n'avez rien noté de suspect, vous autres?

— Non, chef, répondirent-ils, tout est calme, personne ne traîne dans la maison et pourtant nous ouvrons l'œil comme vous pouvez bien le penser.

— Continuez, cette affaire devient de plus en plus mystérieuse, il s'agit de jouer serré.

***

Avant d'ouvrir la porte de la pièce, Florac l'examina avec soin. A terre, aucune trace de souliers; évidemment, de ce côté, n'avaient pénétré que les serviteurs chaussés légèrement.

Lentement, il écarta l'huis et jeta un long regard d'ensemble à l'intérieur.

Aussitôt un cri de surprise lui échappa : dans un des carreaux de la fenêtre, près de l'espagnolette, un large rond avait été coupé au diamant et retiré.

Sans nul doute, l'assassin était entré de ce côté.

Néanmoins le détective avança avec précaution, évitant de poser le pied sur des empreintes possibles.

Il s'approcha donc du lit de la victime et s'age-

nouilla; La Glu l'imita et à peine eurent-ils examiné le sol, qu'ils se redressèrent à demi et se regardèrent ébahis. Sur le plancher ciré, se distinguait nettement la forme d'un large soulier dont les gros clous s'étaient imprimés avec précision.

— Celle-là... elle est bonne, dit La Glu...

— Tu trouves? répondit Florac... Pas moi... on me prend pour un âne.

Toujours à genoux, ils se dirigèrent vers la fenêtre et le long du chemin, ils revirent les mêmes empreintes, mais à des distances irrégulières.

— Il a de rudement grandes jambes, le particulier, remarqua le jeune homme.

Le détective fronça les sourcils :

— Tu conclus déjà... au premier aperçu... Tu vas peut-être un peu vite en besogne... et tu viens de dire une bourde de jolie grandeur...

— Ah! bah!

— C'est ainsi, mon vieux...

Ils atteignirent la fenêtre; le détective fit jouer l'espagnolette et nota aussitôt qu'elle tournait difficilement.

— Ça ne t'indique rien, cela? demanda-t-il à son compagnon.

— Ma foi!... hésita La Glu, vexé... ça prouve que le type en question a une poigne solide, surtout s'il se tenait à genoux sur l'entablement de la croisée comme c'est fort probable.

Le policier le considérait goguenard; alors il se tut, commençant à comprendre.

Sans nulle précaution cette fois, ils se retournèrent vers le lit, et Florac, de colère, frappa dans ses mains :

— Encore le collier disparu!

— C't'un collectionneur, osa La Glu, gavroche malgré tout.

— Mais, pourquoi enlève-t-on ces colliers avec tant de ténacité? répéta le détective rêveur.

— L'marquis vous l'a dit : ça porte bonheur, c't'un fétiche.

— Raison insuffisante, avoue-le, à moins que nous soyons en présence d'un maniaque; mais je ne le crois pas.

***

Ensemble, ils examinèrent la victime et après quelques minutes, Florac conclut :

— C'est assurément le même individu qui a opéré les deux fois; seulement, aujourd'hui, les marques du collier sont moins visibles; sans doute, a-t-il atteint le cou plus aisément. C'est possible, à en juger par la position du corps. Je ne comprends cependant pas pourquoi nous ne pouvons relever aucune trace de doigts... Quel moyen emploie-t-il donc?

— Une rude poigne en tout cas.

— Pas nécessairement; cette jeune fille a été surprise en plein sommeil.

— Le bruit des grosses godasses sur le plancher aurait dû la réveiller.

Ils rirent et poursuivirent leurs investigations avec une ardeur renouvelée.

Florac ne laissa échapper aucun détail, fouilla partout, scruta les draps et les couvertures, regarda sous le lit, autour de la pièce.

— Fier jouteur! murmura-t-il admiratif, toutes ses précautions sont prises.

— Et il n'a rien volé!

— Même pas touché à autre chose qu'à la victime et au collier... mais ça, il l'a emporté...

— Il a certainement tout combiné avec une précision mathématique.

— Peut-être, interrompit le détective avec un sourire.

— Patron, confiez-moi votre idée... J'le répéterai pas... mais j'suis sûr que vous en avez une!...

— Pas précisément, je ne m'emballe pas sans preuve palpable.

⁂

Ils quittèrent la pièce et descendirent au jardin devant la fenêtre au carreau brisé. Là, dans le massif longeant le mur, ils ne découvrirent la moindre empreinte, pas plus du reste dans les allées.

— Il doit venir en aéroplane, suggéra La Glu narquois.

Florac ne répondit pas de suite, puis songeur murmura :

— Couper une glace, détacher le morceau, l'emporter, indique une certaine sûreté de main... ce n'est pas un débutant... Enfin, allons voir le marquis.

Ils s'acheminèrent vers le perron, en gravirent les marches, et gagnèrent le hall.

Là encore, le policier s'arrêta à contempler les murs, et avisant un gantelet confectionné de fils métalliques doublés de peau, il le décrocha et l'examina attentivement. La Glu, intrigué, ne bougeait pas, mais attendait une explication.

Florac raccrocha le gantelet et affirma :

— Il doit dater du seizième siècle, vois-tu, de fabrication italienne... Merveilleux comme travail, mon cher...

Le jeune homme haussa les épaules, il avait espéré autre chose; son compagnon le regarda en riant :

— Mon Dieu, on peut bien s'intéresser à tout ce qui est beau, quoique nous soyons des policiers.

Redevenant sérieux, ils pénétrèrent au salon où la famille, rassemblée, était impatiente de connaître le résultat de cette nouvelle enquête.

IV

LE MYSTÈRE DEVIENT PLUS OBSCUR

A l'entrée des deux hommes, M. de Roquecourbe se leva et vint à leur rencontre.

— Eh bien, interrogea-t-il anxieux, savez-vous quelque chose?

— Non, pas encore, répliqua vivement Florac.

Puis après réflexion :

— Je suis obligé de revenir à ce collier d'ébène.

— Mais, je vous répète qu'ils n'ont aucune valeur, s'écria le marquis exaspéré.

— Vous en possédez d'autres?

— Certainement... ma plus jeune fille en porte un également... il doit en exister dans une armoire de la maison...

— Pourriez-vous me les montrer?

— Si cela peut vous être utile?

— Très utile!

— La marquise voudra bien s'en charger, car j'ignore où ils sont.

Mme de Roquecourbe s'avança :

— Voulez-vous que j'aille les chercher?

— Je préférerais me rendre avec vous à l'endroit où ils se trouvent.

— Eh bien, alors, suivez-moi, messieurs.

Et, légère, elle les précéda, désireuse d'aider à l'enquête, de préserver sa dernière fillette que son instinct maternel lui faisait sentir menacée.

*
**

Tout en montant l'escalier, elle donna de courtes explications :

— Il reste juste deux colliers, laissés par la sœur de mon mari, morte il y a cinq ans.

Florac parut étonné :

— Vous n'en possédez pas de plus anciens?

— Non! Pourquoi?... Celui de ma fille aînée était le plus vieux, il avait été fabriqué, si je ne me trompe, sous le second Empire... Je dois ajouter qu'il n'avait pas une plus grande valeur.

Le détective avait écouté attentivement ; il demanda encore :

— Cette habitude de porter un collier d'ébène remonte donc à très loin?

— Oh! certes. La légende raconte qu'à la bataille de Marignan, un Suisse ou un Milanais avait attaqué le roi François Ier; un aïeul de mon mari se porta au secours du souverain et d'un coup d'épée tua l'ennemi. Ce dernier portait, par-dessus sa cuirasse, comme c'était assez la mode à cette époque, un massif collier d'ébène. Le roi le lui retira et le glissa au cou de son sauveteur, en disant : « Si j'oubliais ta belle action, montre-moi cette chaîne, et je me souviendrai ! » De ce jour data la fortune des Roquecourbe, petits gentilshommes du Languedoc, au service du roi de France.

— Cette histoire est très intéressante, assura poliment le détective, mais elle ne m'éclaircit rien au sujet de ce meurtre.

— Où sont les autres colliers? intervint La Glu toujours impatient.

— Ici, dans la bibliothèque, répondit la marquise.

Ils avaient atteint le second étage et pénétrèrent dans une pièce très vaste, meublée de hautes vitrines pleines de livres; aux deux extrémités, de lourdes armoires détachaient leurs panneaux sculptés.

Mme de Rocquecourbe ouvrit l'une d'elles, montrant trois étagères sur lesquelles étaient empilées les choses les plus diverses; en dessous il y avait deux tiroirs parallèles. La marquise tira celui de droite, remua plusieurs bibelots et murmura, étonnée :

— Tiens... mais je ne les retrouve plus...

Florac dissimula un sourire :

— Vous êtes certaine de les avoir rangés en cet endroit?

— Absolument, je les ai vus la semaine dernière... J'en suis sûre...

— Rappelez bien vos souvenirs, car c'est très important...

— On... me les a... volés... Il n'y a pas de doute! balbutia la vieille dame craintive... Mon Dieu, quel malheur nous menace donc?

— Ça, c'est épatant! s'exclama le jeune Pommier plein d'irrespect.

Florac se taisait, il réfléchissait. Cependant il ne parvenait à se faire une opinion exacte, quelque chose manquait encore qui pût fixer ses impressions, leur donner une forme précise.

Quelque chose restait mystérieux dans cette affaire : le mobile du crime. L'assassin ne reculait devant rien pour s'assurer la possession de ces colliers, il les prenait tous, l'un après l'autre, avec une régularité de monomane.

En outre, il montrait une habileté de vieux professionnel de l'assassinat et du cambriolage. Il savait « camoufler » son passage, évitait ce qui pouvait le compromettre, avait même des ruses qui auraient trompé tout autre que Florac.

Or, un habitué de ces genres de prouesses ne s'intéressait pas aux colliers d'ébène à cause de leur qualité de « porte-bonheur ».

Maintenant, d'où venait-il? Une seule supposition restait possible. Il grimpait sur le toit par la maison voisine, descendait au premier étage au moyen d'une échelle de corde et entrait par la fenêtre.

Malgré l'invraisemblance d'une telle méthode, le détective voulut s'assurer de son impossibilité.

⁂

Il remercia donc la marquise et fit un signe à La Glu.

— Nous allons examiner la toiture.

— J'y cours, patron, répondit le jeune homme.

Et il s'esquiva.

— Je suis confondue, murmura Mme de Roquecourbe, je ne comprends rien à tout cela.

— Ah! madame, s'écria Florac, si je connaissais le mobile qui fait agir le meurtrier, il ne tarderait pas à être arrêté.

Il se tut, examinant la pièce d'un regard scrutateur, cherchant un indice là aussi.

— Qui vient d'ordinaire dans cette salle? questionna-t-il.

— Ma foi, tout le monde : mon mari, mes filles, moi-même, le personnel.

— Personne n'y séjourne de préférence?

— Non... du moins je ne l'ai pas remarqué.

Le policier eut une grimace de mécontentement.

— Quelqu'un vous a-t-il vu ranger ces colliers?

— C'est très possible, je ne me cachais pas.

Il n'insista pas, se rendant compte qu'il n'obtiendrait pas davantage de la vieille dame.

Il s'éloigna donc et gravit les deux étages conduisant au grenier.

Un vasistas ouvert lui indiqua le chemin à prendre. La Glu l'avait déjà précédé sur le toit. Il se hissa à son tour et, avançant à quatre pattes, il se mit à étudier les ardoises.

Son compagnon le héla :

— Dites donc, patron, il avait de grosses godasses, le particulier; seulement, il marchait comme un jaguar.

Florac haussa les épaules.

— Ce qui prouve que l'on ne doit jamais se fier à ses yeux pour conclure, mon cher.

Encore une fois ils ne relevèrent aucune trace. Néanmoins, durant une heure, ils s'acharnèrent à cette tâche et enfin convaincus regagnèrent le grenier, puis descendirent au rez-de-chaussée.

— Eh bien? demanda la marquise.

— Rien, madame... l'assassin n'a pas pris ce chemin...

— J'en donnerai mon gros orteil à couper, confirma La Glu, précis.

— Mais alors?

— Etes-vous sûre de votre personnel? poursuivit le policier, négligeant l'interruption de son élève.

— A peu près... et, en outre, l'enquête du juge d'instruction a prouvé que nul d'entre mes domestiques ne pouvait être mis en cause.

— Oui, je sais...

— Que faire?... J'ai peur, monsieur, chuchota la malheureuse femme.

— Il faut attendre, madame. Je garderai moi-même votre jeune fille et il ne lui arrivera pas le moindre désagrément, vous pouvez avoir confiance.

Comme la matinée s'avançait, Florac et La Glu s'en allèrent déjeuner, refusant l'invitation de M. de Roquecourbe. Ils préféraient être seuls afin d'échanger à leur aise les impressions diverses laissées en eux par ces divers incidents.

V

ENCORE UN DRAME

Attablé en face de son chef, La Glu éprouva le besoin d'émettre quelques axiomes philosophiques.

— Une bath affaire, tout de même, hein, patron ? On nage comme dans du bouillon! Sherlock Holmes, le fin des fins, y aurait perdu le peu d'latin qui savait, le pauvre!

Et après un court silence :

— Quant à vot' serviteur, il en est baba comme le phoque qui assistait au concert Pasdeloup.

Florac écoutait et riait de cette faconde qui le déridait toujours, lui procurant un réel délassement après de longues heures de tension morale.

Cependant, La Glu redevint sérieux :

— Et alors, comment opère-t-on maintenant?

— Tu pourrais le deviner, sans me le demander...

— Eh bien... Je ne vois pas... Avec vous, on ne sait jamais...

— Pourtant, c'est très simple. Admets-tu que l'assassin va tenter une nouvelle expérience?

— Oui, s'il tient réellement au dernier collier d'ébène.

— Nous pouvons, je crois, considérer cela comme certain. Ensuite, penses-tu qu'il vient de l'extérieur?

— Ça, j'ignore. Evidemment le coup du carreau cassé et des traces de soulier, c'est du bluff... pour nous en flanquer plein les yeux.

— Donc, il a été au courant de notre enquête précédente. D'autre part, comme moi, tu n'as vu aucune empreinte à l'extérieur. Mais ce dernier point serait insuffisant à lui seul pour nous fournir une certitude; joint au premier toutefois, il permet de conclure.

— Ça, c'est parfait; seulement, rien ne nous prouve qu'il tentera de prendre le dernier collier.

— C'est ton avis? fit Florac ironique.

— Patron! s'exclama le jeune homme plein de fougue... vous avez une idée... vous ne voulez pas me la dire?...

— Je ne sais rien d'autre encore, mon cher, je raisonne, imite-moi.

— Alors, on va tout simplement passer la nuit à guigner?

— Oui. Nous nous introduirons par nos propres moyens chez M. de Roquecourbe et surveillerons chacun de notre côté la chambre de leur fillette.

— Et nous pincerons le gaillard?

— Peut-être!

***

Ils terminèrent silencieusement leur repas, puis remontèrent le boulevard Saint-Germain pour prendre le café à une terrasse.

Tous deux réfléchissaient à ce mystère qui les intriguait; ils voulaient savoir, tâchaient de deviner.

Enfin, quand ils jugèrent l'heure convenable de regagner l'hôtel Roquecourbe, ils se levèrent et, à

petits pas, s'acheminèrent vers l'Esplanade des Invalides.

Ils trouvèrent le marquis et sa femme dans un petit salon. Ces malheureux vivaient des minutes d'inquiétude atroce; ils avaient peur d'un troisième drame qui leur aurait enlevé leur dernier enfant. Aussi Florac fut-il le bienvenu.

— Eh bien, s'écria dès leur entrée M. de Roquecourbe, aboutit-on à quelque chose? La Sûreté est-elle sur la piste du criminel?

— Pas encore, répondit le détective, mais tranquillisez-vous, aucun danger ne vous menace plus, mon compagnon et moi, veillerons le temps nécessaire.

Il regarda autour de lui, cherchant quelqu'un ou quelque chose.

— Je désirerais voir votre jeune fille, dit-il enfin.

Le marquis sonna et un domestique survint.

— Prévenez Mlle Mathilde que je désire lui parler, commanda-t-il.

Quelques minutes plus tard, une fillette de treize ans entr'ouvrait la porte et s'avançait timidement.

Aussitôt Florac remarqua le collier; il était glissé sous la robe, mais plusieurs de ses grains d'ébène se distinguaient sur la nuque.

Le policier réclama de voir le bijou, sa forme, sa fermeture; l'enfant le retira et le lui tendit. Il l'examina longuement et enfin le rendit, n'ayant rien noté de particulier dans sa fabrication.

— Il est tout à fait moderne, reconnut-il.

— Oh! absolument, assura M. de Roquecourbe, il a été fabriqué il y a cinq ans à peu près... Celui de ma fille aînée avait quelques années de plus.

— Etrange, murmura Florac; je ne comprends décidément pas et cependant j'ai la conviction que là se trouve le nœud de l'affaire.

La Glu posa une question à son tour :

— Ces colliers sont la reproduction d'un autre plus ancien?

— Oui et non; ils sont formés de boules d'ébène,

c'est leur unique ressemblance avec celui qui fut donné à notre aïeul par le roi François I^er^.

— Et celui-là, où est-il?

— Oh! perdu depuis l'époque probablement... C'est pour nous uniquement un souvenir auquel nous prêtons de l'importance, parce qu'il est attaché à la grandeur de notre famille.

Florac remercia, fit quelques recommandations à la fillette et se retira suivi de son fidèle compagnon.

⁂

Silencieux, ils montèrent les escaliers et, arrivés aux mansardes, s'entretinrent à voix basse.

— Maintenant, dit le détective, il faut choisir une pièce où personne ne couche.

— Celle de l'extrémité est vide, certifia La Glu, déjà au courant des habitudes de la maison.

Ils se dirigèrent de ce côté et se livrèrent à divers préparatifs. Une table fut placée sous le vasistas ouvert. Florac s'empara de la clef afin qu'on n'eût point la tentation de fermer la porte à l'extérieur.

Puis ils redescendirent, étudiant leur itinéraire jusqu'à la chambre de la fillette.

Là ils se fixèrent deux coins propices où ils pourraient aisément se cacher.

Tout ceci terminé, ils s'en allèrent et rejoignirent leur auto qui les attendait depuis le matin.

Comme ils démarraient, Florac manifesta son contentement :

— Tout est parfait, nous jouons sur le velours. Si l'assassin revient cette nuit, nous le pincerons.

— Vous pensez qu'il viendra?

— Il reste un collier à prendre, c'est une raison suffisante. Le gaillard n'a pas commis un vol et deux crimes pour s'arrêter en chemin.

— Que fabrique-t-il donc avec ces machines-là? s'écria La Glu intrigué.

— Par exemple, c'est ce que je ne puis parvenir à deviner.

— C'est p't'être pour avoir la chance des Roquecourbe? goguenarda le jeune homme.

— Cela m'étonnerait; notre assassin est un homme pratique, il a un but défini. S'il ne s'attaquait pas à la petite Mathilde, ce serait la preuve qu'il s'est débarrassé des deux aînées pour une raison inconnue.

— Et sur cette gamine, vous avez des renseignements?

Florac sourit.

— Tu le penses bien, la Sûreté s'en est occupée, au résumé, une bonne petite fille, joueuse et gaie, aimant beaucoup ses sœurs qui la gâtaient.

***

Ils stoppèrent devant la demeure du policier et, laissant la limousine à la porte sous l'œil vigilant de l'agent de service, remontèrent chez eux afin de prendre le nécessaire pour passer une nuit au dehors.

Les crimes précédents ayant eu lieu, d'après le médecin légiste, vers minuit, ils résolurent de se rendre à leur poste de bonne heure.

Leur souper fut frugal, et ce repas achevé, ils se vêtirent chacun d'un costume noir à vareuse fermée au col, culotte souple, molletières élastiques, puis ils se chaussèrent de bottines sans talons à épaisses semelles de caoutchouc.

Ainsi ils pouvaient s'avancer dans la nuit, invisibles et silencieux.

Ils remontèrent en auto et filèrent à toute allure, pressés de se trouver en faction au plus tôt afin de ne point laisser échapper la chance.

Cependant, ils ne gagnèrent point la rue Barbet-de-Jouy dans leur limousine; ils l'abandonnèrent au poste de police de la rue de Grenelle où un gardien de la paix se chargea de la remiser non loin.

Ils emmenèrent également avec eux deux agents qu'ils postèrent au coin de la rue de Varenne, leur recommandant de les prévenir à la moindre alerte.

A leur grand étonnement, en approchant de l'hôtel de Roquecourbe, ils aperçurent toutes les fenêtres éclairées.

— Que signifie cette illumination? murmura le policier inquiet.

Puis soudain nerveux :

— Il s'est passé du nouveau durant notre absence. Pressons-nous!

Souples comme des chats, ils se hissèrent le long d'un chéneau, mirent le pied sur un volet; de là, ils grimpèrent plus haut, atteignant un second volet qui leur servit encore de marche.

Et, d'étape en étape, avec une rapidité surprenante et dans le plus complet silence, ils arrivèrent au toit.

Sans difficulté, ils découvrirent le vasistas laissé entre-bâillé par eux et doucement se glissèrent à l'intérieur de l'immeuble.

Leur venue devait donc rester inaperçue et c'était leur seule chance de surprendre le criminel.

Prudents, ils gagnèrent le couloir, usant de leur lampe de poche afin de se diriger en toute sécurité.

A cet étage, rien n'attira leur attention, les domestiques n'étaient pas encore couchés.

Ils poursuivirent leur route, mais au troisième, ils s'immobilisèrent, médusés : toutes les portes ouvertes permettaient de voir les chambres éclairées « à giorno ».

Florac ne cacha point son mécontentement.

— Fichue plaisanterie, grommela-t-il, comment nous tirer de là!

Ils continuèrent néanmoins et sur leur passage ne rencontrèrent personne.

Mais à peine mettaient-ils le pied sur la dernière marche du second étage qu'une soubrette les aperçut et, affolée, poussa de véritables clameurs de détresse.

— En v'là une toupie, maugréa La Glu, elle va ameuter la maisonnée entière.

En effet, attirés par ces appels, tous les domestiques mâles avec le marquis en tête, accoururent.

Ce dernier heureusement reconnut sur-le-champ le détective et s'élançant vers lui :

— Ah! monsieur! s'exclama-t-il, vous arrivez à point... Mais, par où êtes-vous entré?

— J'espérais que l'on ne me remarquerait pas ; seulement, votre éclairage intensif a rendu mes précautions inutiles.

— Nous vous expliquerons... venez en bas... la marquise vit dans l'angoisse...

Florac et La Glu se regardèrent; ils avaient compris : un drame avait eu lieu durant leur courte absence.

— Un malin tout d'même, hein, patron? chuchota le jeune homme admiratif.

— Oui, j'ai peur qu'il ne nous échappe maintenant.

⁂

Au salon, ils trouvèrent la marquise encore blême d'effroi, et auprès d'elle la petite Mathilde, la tête bandée, les yeux rougis par les larmes.

M. de Roquecourbe donna immédiatement l'explication attendue :

— On a volé le dernier collier et ma fille a failli être assommée par le bandit.

— J'avais tout prévu, sauf cela, murmura Florac tristement.

— Qui pouvait songer à tant d'audace ? C'était

avant le dîner, ma fille monte à sa chambre, y reste un instant et ressort. A peine dans le corridor obscur — et je dois noter ici que le misérable avait eu la précaution de fermer l'électricité — donc, à peine dans le corridor, par derrière, une main l'a saisie à la gorge, un coup de poing s'abattit sur sa tête et elle roula sur le sol, sans avoir poussé un cri. Nullement évanouie, seulement étourdie, elle sentit qu'on lui enlevait son collier!

« Reprenant ses esprits, elle se redressa et appela sa mère. Nous l'entendîmes; je me précipitai et, ayant fait de la lumière, je la vis au milieu du couloir, échevelée, pleurant abondamment. »

Florac avait écouté attentivement, puis il demanda :

— Mlle Mathilde n'a rien pu remarquer?

— Non, monsieur, répondit la fillette, j'ai été surprise et tout de suite étourdie par le coup de poing.

Le détective s'approcha et examina les traces du coup : parmi les cheveux, il y avait plusieurs bosses et quelques éraflures.

La Glu suivait des yeux tous les gestes de son patron; celui-ci lui jeta un long regard et le jeune homme se frotta les mains en soliloquant :

— Ça y est, il a vu quelque chose cette fois.

— Que pensez-vous de cette nouvelle agression? fit le marquis.

— Je la prévoyais, puisque j'avais l'intention de passer la nuit ici, mais le bandit m'a devancé.

— Comment pouviez-vous prévoir? s'écria la marquise.

— Il y avait encore un collier à enlever.

— Vous auriez dû nous prévenir!

— La prudence m'en a empêché.

L'institutrice de Mathilde, une jeune fille timide, mais extrêmement jolie, qui se tenait modestement à l'écart, osa interroger à son tour :

— Pourquoi vole-t-il toujours les colliers?

Florac la regarda, puis eut un sourire.

— Mademoiselle, dit-il, vous me posez une ques-

tion dont j'ignore encore la réponse. Je puis néanmoins vous affirmer que je la connaîtrai bientôt.

Se tournant vers la marquise, il ajouta :

— Vous n'avez plus rien à craindre maintenant, madame.

— Croyez-vous ? J'ai tellement peur, répliqua la vieille dame nerveuse.

— Faut-il prévenir la Sûreté? fit M. de Roquecourbe.

— Je m'en charge, j'userai de votre téléphone si vous voulez bien, dit le policier.

La conversation roula encore un instant sur ce dernier drame; on prit une tasse de thé et le policier fut si persuasif que chacun monta se coucher presque tranquillisé.

VI

UNE NUIT MOUVEMENTÉE

Lorsque Florac et son ami furent débarrassés de tout ce monde, ils eurent un égal soupir de soulagement.

Commodément ils s'installèrent chacun dans un fauteuil, allumèrent une cigarette et se versèrent une nouvelle tasse de thé.

La Glu patienta un instant, espérant une explication; comme cette explication tardait, il hasarda :

— Alors, patron... ça biche?

— Ça commence...

— Vous avez rudement de la chance... moi je n'y vois pas plus clair.

— C'est pourtant très simple : l'attentat a eu lieu avant le dîner; la nuit était à peine tombée, l'agresseur n'a pu pénétrer inaperçu dans l'hôtel. Donc, il est de la maison ou bien possède un complice parmi les domestiques; celui-ci lui aurait facilité l'entrée.

— Ce dernier cas me semble fort improbable, trop

de gens circulent dans les couloirs. Il reste la première supposition...

— L'enquête les met tous hors de cause...

— Elle a été incomplète, voilà tout.

— Le champ d'action se réduit à la domesticité mâle?

— Je n'ai encore aucune précision à ce sujet, mon cher. Mais voyons la suite.

« La jeune Mathilde a sur la tête non seulement des bosses, résultat d'un coup de poing ordinaire, mais aussi des éraflures.

— De ceci vous concluez?

— Viens avec moi.

Florac entraîna son compagnon vers le hall et lui montrant les deux gantelets qu'il avait examinés en sa présence le matin, il expliqua :

— Tu n'avais pas remarqué que ces joujoux d'acier avaient été déplacés depuis hier. Coïncidence, diras-tu? Possible, j'ai admis cela au premier abord, mettant ce changement sur le compte du nettoyage. Aussi les ai-je pendus à ma façon et il se trouve que maintenant ils ne sont plus posés de même. Nous ne voyions jamais de traces de doigts sur le cou des victimes. Voilà l'explication.

— Pourquoi avoir été chercher ces instruments d'un autre âge, quand une simple paire de gants suffisait à masquer les empreintes?

— Parce que d'abord l'agresseur, armé ainsi, avait ses forces décuplées et en cas de nécessité cela faisait un casse-tête de premier ordre. Leur souplesse est extrême, leur poids de même. Enfin, troisième raison, on ne pouvait distinguer aux marques la grandeur de la main, question essentielle sans doute.

— Patron, vous savez qui est l'assassin! s'exclama La Glu convaincu.

Florac se tut, n'osant répondre, puis il affirma :

— J'ignore tout encore, je me refuse à me lancer dans des à peu près qui risqueraient de me pousser à arrêter un innocent. Soyons patients.

— Pourquoi chipe-t-il les colliers?

— Ah! ça, par exemple... ça me renverse, je n'ai pas encore compris.

Ils retournèrent au salon, s'installèrent de nouveau commodément et La Glu reprit :

— Récapitulons : le meurtrier, cette après-midi, a pris les gantelets, a exécuté sa petite machination et est revenu les replacer. Mais, comment a-t-il dégraffé le collier les mains prises dans cet espèce de fourbi en fer?

— Nous verrons plus tard... Cette fois, il était pressé; précédemment, ayant étouffé sa victime, il opérait tranquillement, au point qu'il perdait son temps à nous camoufler le drame en découpant un morceau de carreau, en posant au hasard des traces de gros godillots à clous sur le plancher.

— Un malin... on ne peut le nier... Un juge d'instruction serait tombé dans le panneau, il aurait bouclé tous les gens portant des godasses d'égoutiers... Heureusement on était là, nous autres.

Ils se turent et attendirent patiemment que tout le monde fût endormi dans la maison pour commencer leur enquête.

Enfin ils se levèrent et doucement, sur leurs semelles silencieuses, montèrent le grand escalier.

L'agression avait eu lieu au premier étage; ils s'arrêtèrent donc là et firent jouer l'électricité, illuminant le couloir entier. Alors ils s'agenouillèrent et chacun, muni d'une loupe, scruta le plancher. Ainsi, nul indice ne pouvait leur échapper; néanmoins, ils ne distinguèrent encore aucune trace intéressante. A l'endroit où Mathilde était tombée, le parquet était un peu griffé, mais cela ne leur apprenait rien.

— Le coquin était chaussé très légèrement, chuchota Florac.

A peine eut-il prononcé ces mots qu'il s'immobilisa. Il se pencha davantage et ramassa un minuscule objet brillant.

— Qu'est-ce? fit La Glu.

— La réponse à ta question de tout à l'heure. Le

collier a été brisé, mais avec soin, puisque voici un anneau de la chaînette.

— Ceci ne nous avance guère.

— Evidemment.

⁂

Ils poursuivirent leur tâche sans lassitude, mais aussi sans succès et atteignirent l'autre extrémité du couloir, nullement mieux informés.

— Où loge donc le misérable? balbutia le détective.

— Aux mansardes naturellement, répondit le jeune homme.

— Oui!... Allons voir de ce côté.

Ils fermèrent l'électricité et, toujours prudents, gravirent les marches conduisant aux étages supérieurs.

Mais, à peine au second, Florac saisit le bras de son compagnon et en un souffle lui glissa à l'oreille :

— Regarde!

La Glu obéit et tout bas laissa fuser d'entre ses lèvres :

— La rosse!... On le tient!

Ce qui causait cet émoi aux deux hommes était un mince filet de lumière passant sous une porte.

Sans bruit, ils se dirigèrent de ce côté.

Ils allaient vite, à pas furtifs sur le plancher ciré, retenant leur respiration.

Devant la pièce éclairée, ils s'arrêtèrent et d'un mouvement machinal, chacun tâta le browning gisant dans la poche du veston.

Florac saisit le bouton de la porte et lentement, d'un geste imperceptible mais régulier, il le tourna.

Les minutes s'écoulèrent, longues, interminables, paraissant des siècles aux deux policiers.

Et le détective, maître de lui, continuait sa besogne, ne l'activant jamais de crainte, par une trop grande brusquerie, de donner l'éveil.

Il était en effet impossible à l'occupant de la chambre de noter le travail qui, avec précision, s'opérait. Pourtant le pène glissait d'une façon régulière. Et soudain il sortit de la gâche et l'huis s'écarta.

Aussitôt la lumière s'éteignit et les deux hommes furent dans l'obscurité la plus complète.

D'abord surpris par cette tactique imprévue, ils perdirent quelques secondes, puis ils se ruèrent en avant, la lampe électrique d'une main, le browning de l'autre.

Mais bientôt un cri de stupeur leur échappa : la pièce était vide.

En face d'eux, néanmoins, il y avait une autre porte communiquant avec l'appartement voisin.

Ils se précipitèrent de ce côté; certainement, le bandit avait fui par là.

***

A peine eurent-ils disparu qu'une des grandes armoires s'ouvrit et une ombre noire, silencieuse, en sortit, rampant presque sur le sol. Elle gagna la porte et se perdit dans l'obscurité du couloir.

Cependant Florac et son compagnon ne voyant rien, étaient revenus en arrière.

Immédiatement, ils comprirent qu'ils avaient été joués; l'armoire dont le battant restait entre-bâillé en était la preuve.

Avec un juron ils s'élancèrent vers le corridor qu'ils illuminèrent brusquement.

Là encore régnait la plus parfaite solitude, l'ombre agile avait eu le temps de s'enfuir.

Rapidement ils montèrent aux mansardes et, insen-

sibles aux récriminations des domestiques réveillés en sursaut, ils inspectèrent d'un bref coup d'œil les chambres, les unes après les autres, sans en omettre une.

Tout le monde paraissait honnêtement couché, leurs soupçons ne purent se fixer nulle part.

Ces diverses évolutions n'avaient pas été sans quelque bruit. Le marquis et la marquise survinrent.

Florac et La Glu, redescendus au deuxième étage, les rencontrèrent. Ils les entraînèrent au salon, leur devant évidemment une explication et ayant besoin aussi de plusieurs renseignements.

Quand tous furent installés, le détective réfléchit un moment et dit :

— Nous avons affaire à un rat d'hôtel... Je le jurerais... la manière d'agir... les ruses... tout me l'indique...

— Mon Dieu! gémit Mme de Roquecourbe, il n'y aura plus moyen de dormir en paix dans ces conditions.

— Vous frappez pas, on le pincera, affirma La Glu catégorique.

— Quels sont vos plus nouveaux domestiques? poursuivit Florac, tout à son idée.

— Seul le groom, gamin de quinze ans, est avec nous depuis deux mois; les autres sont tous des vieux, répondit le marquis. Mais c'est le fils d'un de nos fermiers, braves et honnêtes gens. Il arrive directement de sa campagne et je ne le crois pas encore perverti par la grande ville.

Le détective secoua la tête :

— N'importe, il faudra le surveiller... Pourtant, je ne le crois pas coupable... Ce n'est pas lui qui aurait cette habileté... nous sommes en présence d'un vieux routier.

— C'est peut-être le complice, interrompit La Glu.

— Possible, nous verrons. Ne nous attardons pas sur cette piste incertaine.

— Il y a aussi l'institutrice de Mathilde, Mlle

Jeanne Losne. Elle est ici depuis un mois environ, dit la marquise avec une nuance d'hésitation.

Puis elle s'emperssa d'ajouter :

— Mais nous pouvons absolument répondre d'elle. C'est une jeune fille d'excellente famille et, auparavant, elle est restée deux ans chez un de nos parents qui habite le Midi...

— Quel âge? demanda Florac.

— Vingt-cinq ans, je crois.

— Parfait, nous chercherons ailleurs.

En quelques mots, il mit la famille au courant des derniers événements.

— C'est incroyable! s'écria M. de Roquecourbe... Mais si c'est, d'après vous, un rat d'hôtel de profession, il doit venir de l'extérieur?

— Je me fais également ce raisonnement. D'autre part, divers indices me prouvent qu'il habite dans la maison... ou tout au moins y séjourne comme cela lui plaît.

— Je n'y comprends plus rien.

— Hélas!... La supposition de mon camarade Pommier pourrait être exacte : votre groom serait le complice...

— Cela m'étonnerait... Toutefois, j'ai appris, dans ma longue existence, à croire à l'invraisemblable.

La marquise, fatiguée par ces bouleversements multiples, se leva.

— Devons-nous craindre encore, monsieur Florac?

— Non. Cette nuit, vous pourrez dormir tranquilles, l'alerte qu'il a subi aura suffi à notre gaillard. Nous-mêmes allons nous retirer, remettant la suite de l'enquête à demain matin.

Florac et La Glu souhaitèrent un peu de repos à leurs hôtes et s'éloignèrent, soucieux et indécis.

Ils montèrent encore aux mansardes et quittèrent l'hôtel par le même chemin qu'ils avaient pris pour entrer. Ainsi, ils ne prévenaient point le meurtrier de leur départ et le laissait dans l'incertitude.

Ils retrouvèrent leur auto rue de Grenelle et regagnèrent le logis, rompus l'un et l'autre de fatigues morales et physiques.

VII

OU FLORAC COMMENCE A VOIR CLAIR

Le lendemain matin, le détective jugea qu'il n'y avait pas urgence à se rendre rue Barbet-de-Jouy. Il se reposa donc un peu, en compagnie de son fidèle La Glu.

Ils déjeunèrent en devisant tranquillement. Cependant les drames de l'hôtel Roquecourbe hantaient leur esprit et ils ne purent parler d'autre chose.

Les journaux, avec un ensemble méritoire, se moquaient de l'incapacité de la police à découvrir le coupable. Chacun d'eux émettait une supposition plus ou moins fantaisiste qui faisait hausser les épaules aux deux hommes.

— Je voudrais bien les y voir, s'écria La Glu en colère, du moment que nous ne trouvons pas, personne ne peut réussir.

Cette fatuité amusa Florac, mais il partageait un peu cette opinion, ayant confiance en sa méthode, tout de logique et de bon sens.

Invinciblement il était ramené à l'enquête et une question montait à ses lèvres :

— Qu'allait chercher le coquin dans la bibliothèque?

— Surtout au milieu de la nuit! ajouta le jeune homme.

— Il aime la tranquillité, c'est pourquoi il choisissait cette heure hétéroclite. Mais pourquoi y va-t-il? Voilà le point intéressant.

— Il espérait dénicher encore des colliers... Il est insatiable, ce type-là.

— Peut-être! fit le policier, songeur.

Puis, il se tut, essayant de donner une explication plausible à cette visite nocturne.

Son bavard compagnon interrompit encore une fois sa rêverie.

— Que veut-il en fabriquer, cet animal, de tous ces colliers? Il en a déjà cinq, de quoi monter une loterie à la foire du Trône.

— Il doit y en avoir un meilleur que les autres, je suppose, répondit Florac en riant, et c'est celui qu'il voudrait.

— Mais il n'y en a plus, le marquis l'affirme.

— Notre particulier ignore sans doute cette affirmation du noble gentilhomme, ou bien il ne veut pas y croire.

— Et vous? vous y croyez?

— Mon Dieu, oui; quelle raison M. de Roquecourbe aurait-il à nous tromper?

— Evidemment. Il est donc préférable que le meurtrier s'entête, cela nous permettra de le pincer.

— Oui, j'avais craint un moment qu'il fût au terme de ses exploits. Alors il pouvait parfaitement nous échapper, au moins pour un certain temps.

— Eh bien, moi, je ne tergiverserais si j'étais à votre place, j'arrêterais tout le personnel de l'hôtel et je ferais fouiller partout.

— Pour donner l'éveil! Notre gaillard a pris ses précautions à ce sujet, tu peux en être sûr. Nous en serions quittes pour une fausse manœuvre qui amènerait sa fuite. Le suivre serait difficile au milieu de complices, perdu dans Paris. Là, nous le tenons dans un espace restreint; il faudra qu'il se dénonce par une maladresse ou une autre.

— Mais l'hôtel est surveillé par une nuée d'agents!

— Oui, toutefois, il est préférable de ne point tenter la chance.

— Et comment espérez-vous le prendre en flagrant délit?

— Je l'ignore; je compte beaucoup sur les circonstances et sur notre patience.

Leur déjeuner était terminé; Florac téléphona au chef de la Sûreté afin d'apprendre de lui les nouvelles de l'enquête entreprise par son service. Il n'obtint que des plaintes et des récriminations : l'affaire n'avançait point d'une ligne, la presse criait. Il fallait aboutir au plus vite.

Le détective, avec son flegme habituel, laissa passer l'orage et raccrocha le récepteur.

— Pas content, le patron, dit-il.

— S'contentera! répondit La Glu imperturbable. Ça viendra avec le temps. Il est nerveux c't'homme-là... c'est la jeunesse.

Ils s'habillèrent sans hâte et sortirent.

Dehors, ils hélèrent un taxi et se firent conduire à la Chambre des députés, préférant arriver à l'improviste chez le marquis.

Quand ils atteignirent l'hôtel, ils le virent rempli d'agents en bourgeois qui fouillaient partout, cognaient sur les murs, auscultaient les matelas.

Florac eut un rire narquois.

— Ils font du beau travail. Le patron se venge, il les envoie pour m'ennuyer. Je suis bien tranquille; s'il n'y a que ces « flics-là » pour arrêter l'assassin, il doit être fort peu troublé et peut-être s'amuse-t-il à les regarder ou à les aider de ses conseils.

On les salua au passage; ils serrèrent des mains.

La Glu reçut des compliments sur sa bonne mine; il répondit, suivant sa coutume, par d'aimables insolences.

Puis ils s'éloignèrent, fuyant tout ce bruit, pour se réfugier dans la bibliothèque.

— Maintenant, travaillons, dit Florac.

La porte de l'armoire était restée entr'ouverte; le détective jeta un coup d'œil à l'intérieur, et la vue de l'exiguïté de la place lui fit tirer aussitôt une conclusion logique.

— Pas gros, notre assassin.

— Plutôt mince, même, renchérit le jeune homme.

Ensuite, ils examinèrent la pièce et n'aperçurent rien d'anormal, l'ordre le plus parfait régnait.

— Ça ne va pas être commode de découvrir quelque chose là-dedans, fit le policier.

Il s'approcha des vitrines, considéra avec attention les serrures, tournant les clefs à chacune, dans l'espoir de deviner à laquelle l'assassin s'était attaqué.

Dans ces vitrines était réunie une multitude de volumes de toutes les époques. M. de Roquecourbe n'était point un collectionneur, mais il conservait avec un soin jaloux tout ce qui lui venait de sa famille.

Florac feuilleta plusieurs de ces livres et dénicha même quelques manuscrits anciens, dont la lecture l'intéressa. La plupart avaient trait aux divers exploits de Roquecourbe.

De tout cela, cependant, il ne retira rien de précis pour son enquête actuelle.

La Glu, de son côté, fouillait sans vergogne dans les armoires, lisant les lettres qui lui tombaient sous la main. Dans une affaire aussi mystérieuse, rien n'était négligeable.

Son chef se tourna de son côté :

— Eh bien, mon vieux, ça marche? demanda-t-il.

— Il y a pas d'quoi remplir une demi-feuille de rapport de sergot dans ce truc-là, répondit-il mécontent.

— Donne-toi un peu moins de mouvement et raisonne davantage.

— J'vous laisse ce soin, l'méninge est paresseux chez moi.

— N'importe, abandonne tes exhumations, cette pièce ne m'intéresse plus, il est donc inutile que tu te fatigues.

Le jeune homme dégringola de son échelle.

— Patron! Patron! Vous avez encore déniché quelque chose et vous le cachez à votre pauv' collaborateur conscient et organisé.

— J'ai peut-être une idée nouvelle, mais je me rends surtout compte de l'inutilité de plus longues recherches, ici.

— C'est un peu mon avis.

— Allons! tant mieux. Alors, partons, puisque nous sommes d'accord.

***

Ils redescendirent au rez-de-chaussée où ils retrouvèrent les inspecteurs continuant sans répit la besogne entreprise.

— Eh bien? Avez-vous déniché l'assassin dans un ressort de fauteuil? goguenarda La Glu.

— J'en ai assez, moi, de ce métier de déménageur, répondit l'un d'eux en levant les bras.

— Ça ne rime à rien ce que nous fabriquons là, c'est seulement pour contenter la presse et l'public, paraît-il.

— Ça aide aussi à la digestion, ça forme les muscles et ça guérit des idées noires, assura le jeune homme narquois.

Florac, depuis un instant, ne s'occupait plus d'eux, il se promenait à pas lents à travers le hall.

Son élève, intrigué, vint le rejoindre.

— Eh, patron! ça roule?

Le détective ne répondit pas et continua sa promenade, la tête à demi inclinée, les mains dans les poches.

La Glu connaissait son chef, il n'insista pas et machinalement regarda autour de lui. Par la porte grande ouverte du salon, il vit la famille de Roquecourbe réunie autour d'un guéridon.

Feignant de n'attacher aucune importance à ce détail, il s'en alla nonchalamment jusqu'à l'escalier, s'assit sur la première marche et alluma une cigarette.

— Puisque l'hôtel est aux mains des « flics », inutile de se gêner, murmura-t-il.

Et il fuma paisiblement, guignant toutefois du coin de l'œil le groupe intéressant si fort son chef.

— Tiens! Tiens! soliloqua-t-il après un moment. Ça c't'épatant, par exemple.

Et il alluma une nouvelle cigarette pour se donner une contenance.

Mais il ne tarda pas à se lever en murmurant :

— Filons, on a l'air de m'avoir remarqué, il ne s'agit pas d'faire l'zigoteau!

Il admira Florac qui se promenait toujours.

— C't'un type!... Il est impayable... il les guigne depuis une heure et on ne voit rien...

⁂

Comme si une pensée identique avait traversé, à la même minute, leur esprit à tous deux, ils se dirigèrent l'un vers l'autre.

En souriant, le détective interrogea son ami :

— T'es-tu bien amusé, mon vieux La Glu?

— Pas mal, merci, et vous?

— Moi extrêmement!

— Qui avez-vous guetté comme un chat-tigre?

— La même personne que toi, car tu as été aussi fin que moi. Je m'en suis aperçu.

— Et alors?

— Alors? Ça roule, comme tu répètes assez souvent. Je suis satisfait de ton serviteur.

— Et vous concluez?

— Que l'orgueil perd toujours les hommes!

— C'est tout!

— N'est-ce pas déjà très joli! C'est une petite constatation philosophique qui vaut son pesant d'or en l'occurrence.

— J'espérais mieux.

— Une simple supposition ne suffit point pour permettre l'arrestation d'un individu.

— Naturellement... et vous tenez à votre flagrant délit?

— Mais oui... et je l'aurai... je ne sais comment... Toutefois, j'y parviendrai.

— Quand?

— Ce soir... demain au plus tard. J'ai deux idées en marche, je mettrai la première à exécution dès que nous serons débarrassés de ces déterreurs de cadavres...

— Ça ne sera pas de sitôt; du train où ils vont, ils cesseront à la démolition complète de la maison.

— Aussi vais-je les expédier sous d'autres cieux, cette après-midi. Je souhaiterais également voir la famille de Roquecourbe un peu plus à l'écart pour le moment; nous reviendrons à elle dans la suite.

Tout en parlant, ils avaient gagné le parc. N'ayant momentanément aucune tâche à l'hôtel, ils sortirent dans l'intention d'aller prendre un apéritif bien gagné.

VIII

LE COLLIER D'ÉBÈNE

Florac et son élève déjeunèrent sans se presser. Evidemment, maintenant, ils avaient le temps. Si le détective ne possédait une certitude absolue, il se savait sur la bonne voie.

Mais La Glu ne put longtemps retenir sa langue.

— Alors, patron, on arrive au poteau comme dans un fauteuil?

— Ne vendons pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

— Bon, je me tais et je patiente.

— Excellente résolution. Je dois même te quitter un instant pour téléphoner au chef de la Sûreté afin qu'il me débarrasse de ses argousins. Je l'autoriserai à annoncer aux journaux que nous sommes sur la piste de l'assassin, ça le calmera.

— Oh! Il n'en réclame pas davantage; avec cela, il sera heureux comme un pape!

— Pour moi, je suis dans un état de nervosité indescriptible. Mes déductions sont-elles fausses? Terrible question, mon cher! Tu ne peux te figurer combien je suis impatient.

— Elles sont justes, patron, j'en suis certain à l'avance.

Le détective alla jusqu'au téléphone et revint :

— Voilà, dit-il, c'est arrangé, la troupe de déménageurs ne retournera pas cette après-midi rue Barbet-de-Jouy.

*
**

Sans hâte ils partirent pour l'hôtel des Roquecourbe et, à leur arrivée, trouvèrent la famille réunie au salon et prenant le café en silence. Une angoisse pesait sur ces malheureux, annihilant toutes leurs pensées.

La marquise, toujours inquiète, ne se séparait plus de sa fille et celle-ci, craintive, n'essayait point de s'éloigner.

A l'entrée de Florac, elle l'interrogea anxieusement, espérant apprendre l'arrestation du coupable et reconquérir ainsi une tranquillité nécessaire. Encore une fois, elle obtint une réponse négative et s'en désola, apeurée à l'idée d'autres attentats futurs.

Le détective lui conseilla de sortir un peu, afin de ne point vivre continuellement dans cette atmosphère débilitante de crainte et de soucis.

M. de Roquecourbe approuva et, sonnant un domestique, donna l'ordre qu'on lui amenât son auto.

— Nous allons tous faire un tour au Bois, dit-il; nous serons ici pour le thé. Cette enfant ne peut rester éternellement enfermée dans cette maison.

La Glu eut une grimace malicieuse; l'habileté de son chef lui causait toujours un certain émerveillement.

*
**

Le marquis, sa femme, sa fille et l'institutrice gagnèrent donc la voiture et Florac, sur la dernière marche du perron, leur souhaita, non sans une pointe d'ironie, une heureuse promenade.

Puis, en compagnie de La Glu, il remonta vers le hall.

— Enfin seuls! s'exclama le jeune homme avec un geste comique.

— Oui! Mais, au travail! Ils ne seront probablement pas très longtemps absents. Commence par fermer à clef toutes les portes donnant sur ce vestibule, afin que personne ne vienne nous déranger.

La Glu obéit avec empressement et rejoignit son chef.

Celui-ci était assis sur une banquette et contemplait, songeur, une armure complète de tournoi, datant probablement du XVe siècle, et pendue au mur en face de lui.

Tout d'abord, il voulut expliquer à son élève la succession et le résultat de ses diverses déductions.

— Ce que je vais entreprendre peut paraître inepte, sans raison.

« Pourtant, je crois fermement être dans le vrai.

« Reprenons les choses au début. L'assassin tue pour s'assurer la possession d'un vulgaire collier d'ébène. Puis, il recommence dans le même but, une troisième et une quatrième fois. Donc, il tient à ces colliers.

« Pourquoi? Parce que l'un, pense-t-il, a une valeur particulière, une valeur qui lui paraît mériter un crime.

« Or, M. de Roquecourbe nous affirme que les colliers de ses filles sont modernes et ont coûté quelques francs.

« Donc, l'assassin s'est trompé, ce ne sont pas ceux-là qu'il veut.

— Mais, interrompit La Glu, qui lui indique l'existence de ce collier merveilleux?

— Il l'a appris par la lecture d'un grimoire ancien, tombé entre ses mains, et c'est ce qui t'explique son séjour au milieu de la nuit dans la bibliothèque; il venait chercher des précisions qui lui manquent encore.

« Peut-être se trompe-t-il? C'est possible. Mais je

veux admettre qu'il ne commet aucune erreur, nettement renseigné pour ne pas reculer devant un meurtre.

— Oui, je comprends toute l'histoire et c'est justement sa présence à la bibliothèque qui vous a fait imaginer tout cela.

— Parfaitement. Maintenant, il s'agit de découvrir ce bijou.

— Puisqu'il erre lui-même, ayant en main les papiers nécessaires, nous ne serons pas plus heureux, ne possédant aucune donnée préalable.

— Si, mon vieux, parce que nous raisonnons. Et encore une fois, je crois, moi aussi, à l'existence de ce collier. Je suis même persuadé qu'il se trouve dans les vieux souvenirs de la famille des Roquecourbe, sinon il est irrémédiablement perdu. Mais le marquis semble tout ignorer à ce sujet; j'en conclus qu'il a dû être caché à une époque assez lointaine, pour une raison qui ne nous intéresse guère.

— Tout cela est lumineux, s'exclama La Glu. Je suis ébahi de la façon dont vous opérez.

— C'est pourtant simple, mais continuons. Ou ce collier a été dissimulé pour un temps relativement court ou, au contraire, placé dans un endroit où il était destiné à séjourner longtemps. Je pencherais naturellement pour la première hypothèse. Or, où le mettre afin que l'on pût se rappeler facilement la cachette?

« Ce n'est pas un objet volumineux, on le dérobe aux regards assez aisément.

« Regarde maintenant devant toi : vois-tu cette targe de joute, noire et rouge? Au centre, les armes des Roquecourbe, et autour en guise de guirlande, peint avec beaucoup d'art, un collier formé de grosses boules rondes. C'est là un souvenir remarquable; il a appartenu à un ancêtre dont la renommée a sans doute été grande, car tout est relatif en ce bas monde.

— Mais c'est une simple plaque de métal, s'écria La Glu. Où voulez-vous fourrer quelque chose?

— Erreur! Ce matin, j'ai jeté un coup d'œil rapide à ce bouclier et justement son peu de ressemblance avec les autres a attiré mon attention.

Le jeune homme s'était précipité et, sautant sur un escabeau, décrocha la targe.

— C'est vrai, il est drôlement fabriqué.

Et il l'apporta à son chef, le tenant à l'envers. Florac montra alors, sur son bord intérieur, un large bourrelet d'acier, habilement soudé.

— Cela a été évidemment rapporté par la suite, et tous ceux qui l'ont vu n'ont pas attaché d'importance à ce détail, la fantaisie étant de mode à l'époque.

— Comment enlever ce truc-là! murmura La Glu pensif.

— A coups de ciseaux, sans regrets, mon vieux. Descends à l'office et demande un ciseau à froid... un marteau...

⁂

Le jeune homme s'élança et ne tarda pas à reparaître armé des outils réclamés.

Florac tint solidement la targe entre ses genoux, dans une position verticale, son compagnon se chargea du travail.

Ce fut rapide; en quelques coups de marteau, il eut fendu l'acier du bourrelet et, par cette fente, ils distinguèrent une sorte de charpie en excellent état de conservation.

Florac, au moyen d'un couteau de poche, tira un peu de cette bourre et soudain mit à nu une boule d'ébène finement sculptée; aux deux extrémités se trouvait une calotte d'or massif, à laquelle tenaient des chaînettes de même métal. Le tout avait la grandeur d'une grosse noix.

Ils restèrent un instant comme médusés, n'osant encore croire à la réalité.

Puis le gavroche se réveilla :

— Mince, alors, j'en suis comme l'monsieur qu'avait ramassé l'couteau à couper l'brouillard!

Quant à Florac, il laissa échapper un profond soupir :

— J'ai, un moment, eut réellement peur de me tromper. La logique est encore le meilleur système.

— Et vous décidez?

— Tu verras la suite aujourd'hui même... ce soir.

— Bon, je serai patient; mais j'apprête les cabriolets, hein?

— Certainement.

Ils agrandirent la fente, afin de dégager plusieurs grains du collier, puis remirent la targe à sa place.

— Voilà! Le reste n'est plus notre affaire, dit Florac. Il s'agit d'arrêter le coupable et notre tâche sera achevée.

Tout étant ainsi préparé, ils descendirent le perron et se promenèrent le long des allées en fumant une cigarette.

Pour l'instant, aucune occupation ne les retenait plus; ils avaient plusieurs heures devant eux avant que la mise en scène préparée par le détective terminât le drame.

IX

L'ASSASSIN

Lorsque le marquis revint, Florac le prit à part et le pria :

— Vous seriez très aimable de nous inviter à dîner ce soir, mon camarade et moi.

— Mais avec le plus grand plaisir, répondit M. de Roquecourbe.

— Je vous remercie, continua le détective; j'ajouterai que ceci fait partie de mon enquête. Je vous serais même obligé de m'adresser une invitation officielle, devant votre famille et en présence d'une domestique. Par exemple, tandis que nous prendrons le thé. Je refuserai d'abord, mais vous insisterez.

— Entendu! Je suivrai exactement vos recommandations.

Tout se passa comme le policier l'avait prévu et, avec La Glu, ils restèrent à souper.

⁂

Le repas fut triste, Mme de Roquecourbe conservait toujours ses craintes. Mathilde, effrayée par le premier attentat, avait perdu sa gaîté; l'institutrice, par discrétion, se taisait.

Seul, le marquis et Florac discutaient les choses du jour, politique surtout.

Enfin, au dessert, le détective amena adroitement la conversation sur le mystère qui les angoissait tous, et comme son interlocuteur s'étonnait que l'on n'eût encore rien découvert, il se récria :

— Pardon, je sais déjà où est le véritable collier d'ébène!

— Le véritable collier d'ébène? répétèrent la marquise et son mari interloqués.

— Oui, il existe un bijou de réelle valeur, laissé par vos ancêtres. De quelle époque date-t-il? Je l'ignore. Mais je puis vous indiquer, dès maintenant, où il se trouve.

— Mais c'est une plaisanterie! s'exclama le marquis. Je n'ai jamais entendu parler de rien de semblable.

— Cela prouve qu'il est caché depuis fort longtemps.

— Vous l'avez vu?

— Non, cependant je suis certain de mes affirmations : il est ici, parmi vos vieux souvenirs. Je préciserai même davantage...

— Où donc? fit la marquise haletante.

Florac, ménageant ses effets, jeta un coup d'œil sur l'assistance et très net assura :

— Dissimulé, soudé à un des boucliers qui accompagnent les armures de votre hall.

— Vous nous racontez là un véritable conte de fée... les armures ont été déplacées souvent... cet hôtel est moderne...

— Si vous l'aviez remarqué, il aurait été mal caché.

— Allons voir de suite! s'écria M. de Roquecourbe.

Le détective ne bougea pas.

— Inutile. Ce soir, je manque de temps pour entreprendre les recherches nécessaires. Demain, si vous voulez.

La marquise ne put retenir un cri d'angoisse.

— Nous ne serons en sûreté que le jour où l'assassin sera sous les verrous.

— Non, madame, il n'a aucune raison de s'acharner, n'étant pas au courant de ce que je viens de vous communiquer.

— Comment êtes-vous parvenu à ce résultat? questionna le maître du logis.

— Oh!... le hasard... la description de la cachette lue dans un manuscrit de votre bibliothèque.

Il y eut une minute de stupeur.

— Et nous n'avons jamais rien su! murmura Mme de Roquecourbe.

Puis, avec nervosité :

— Pourquoi remettre encore à demain?

— Parce que, hélas, d'autres crimes, d'autres vols se sont commis à Paris, dont je dois m'occuper dès cette nuit.

— Je chercherai seul, dit le marquis.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je me suis donné beaucoup de mal : mon unique récompense est de me rendre compte par moi-même de la réussite de mes efforts. En un mot, je serais heureux de trouver moi-même ce bijou... en votre présence naturellement.

— C'est très compréhensible, intervint la marquise; soyez patient, mon ami, n'enlevez pas cette satisfaction à M. Florac qui l'a bien méritée.

— Soit, c'est entendu. Je ne toucherai à rien, vous avez ma parole. Mais venez de bonne heure demain matin.

— Soyez sans crainte, répondit le détective avec un sourire narquois.

*
**

Les deux policiers prirent congé de leurs hôtes et se retirèrent.

Cependant ils n'allèrent pas loin et gagnèrent seulement la rue de Grenelle.

Au poste de police, ils s'équipèrent pour la nuit, échangeant leur veston contre une vareuse fermée au col, remplaçant leurs bottines par des espadrilles et leur chapeau par une casquette de teinte sombre.

Florac fit quelques recommandations précises au chef de poste, afin d'avoir à sa disposition l'aide des agents en cas de besoin.

A pas lents, ils retournèrent rue Barbet-de-Jouy et, les environs étant solitaires, ils se hissèrent jusqu'au toit, comme la veille.

Là, ils s'immobilisèrent, guignant l'intérieur par un vasistas. Ils virent les domestiques monter les uns après les autres, puis toutes les lumières s'éteignirent.

Alors ils pénétrèrent silencieusement. Prudents, se glissant dans l'ombre, rasant les murs, ils descendirent au rez-de-chaussée, se réfugiant dans le hall.

Chacun d'eux choisit un coin et s'y dissimula, accroupi derrière un meuble.

⁂

L'obscurité était à peu près absolue; seul un faible rayon de lune pénétrait par les interstices des volets clos.

Et le silence tomba, lourd, angoissant, plein de menaces.

Soudain, une silhouette fine se dessina au bas de l'escalier. Elle s'immobilisa une seconde, hésita, mais se remit en marche, féline, souple, silencieuse.

Le rais lumineux d'une lampe électrique se détacha d'elle et parcourut le hall.

Florac et La Glu tremblèrent; par bonheur, ils passèrent inaperçus.

La lampe s'éteignit et l'ombre mystérieuse se dirigea vers une des panoplies. Sans bruit, elle monta

sur un escabeau et, de nouveau armée de sa lampe, inspecta une armure.

A ce moment, les deux policiers quittèrent leur coin en rampant. Ils avançaient au ras du sol, prestement, en un frôlement assourdi.

Et brusquement ils se redressèrent pour saisir le nocturne chercheur.

Mais celui-ci se retourna, un coup de feu déchira l'air.

Ce fut son dernier effort. La Glu l'avait empoigné aux jambes, le faisant basculer dans les bras de Florac qui l'étreignit de ses mains nerveuses. Le jeune homme, alors, lui attrapa les bras et glissa avec dextérité les cabriolets à deux fins poignets.

— Ça y est, mon bonhomme, fit-il avec un rire sonore.

Cependant, la détonation avait réveillé les hôtes de l'hôtel. L'électricité éclaira soudain le hall et le marquis, suivi de sa femme, de sa fille et de tous les domestiques, apparut sur l'escalier.

— Nous le tenons! leur cria Florac. Venez au salon, nous verrons de près cette bête sauvage.

La Glu entraîna son prisonnier et, au milieu de tous, on vit un être frêle et tremblant, vêtu du traditionnel costume des rats d'hôtel : maillot noir collant au corps, cagoule masquant le visage. A la ceinture ceignant la taille : deux crochets, l'un pour la lampe électrique, l'autre destiné au revolver.

Un murmure d'étonnement courut dans l'assistance :

— C'est une femme!

Florac s'approcha et, d'un geste vif, arracha la cagoule.

— Mon Dieu, mademoiselle Losne! s'écria la marquise.

— L'institutrice! répétèrent les domestiques.

C'était elle, en effet; elle regardait tout ce monde avec terreur, un rictus d'effroi tordait ses traits.

Le détective imposa silence et, s'adressant à la jeune femme, affirma avec certitude :

— Ma petite, inutile de mentir. Tu es une habituée de ce costume!

Domptée, elle inclina la tête :

— Josette, fit-elle tout bas.

— C'est vrai, s'écria La Glu, comment ne l'avons-nous pas reconnue?

— Nous l'avons perdue de vue depuis quatre ans. Elle a encore embelli!

Et se tournant vers sa prisonnière :

— Où étais-tu, ma belle Josette?

— Je travaillais en Angleterre.

⁂

M. de Roquecourbe, sa femme et les domestiques écoutaient ce dialogue avec ébahissement. Ils n'osaient en croire leurs yeux : ainsi, c'était cette frêle jeune femme, le sinistre assassin!

Le policier, toujours flegmatique, poursuivit son interrogatoire.

— Comment as-tu connu l'existence du collier

D'un signe, elle indiqua sa ceinture. La Glu s'avança, fouilla et découvrit une poche minuscule dont il extirpa une feuille de papier pliée. Il la tendit à son chef et celui-ci lut à haute voix :

« « Mon cher fils,

« J'ajouterai un mot à ma lettre précédente au su-
« jet du collier des Roquecourbe. Comme il repré-
« sente plusieurs millions, il serait nécessaire de

« prendre les plus minutieuses précautions. Je te « conseillerai de le garder intact, c'est la suprême « ressource de notre famille en cas de ruine. Cha- « que boule d'ébène vaut une fortune si l'on connaît « le secret. Son apparence simple lui permet de pas- « ser à peu près inaperçu.

« Signé : JEAN-ANTOINE DE ROQUECOURBE. »

— Mon père! s'écria le marquis.

— Vous n'avez pas eu connaissance des lettres dont il parle? s'informa Florac.

— Non, et cela s'explique; il était très faible et a été saisi soudain par une attaque de paralysie générale. Ses notes se sont égarées au moment de sa mort. J'étais en voyage à cette époque et j'arrivais juste à temps pour recueillir son dernier soupir.

— Comment as-tu réussi à te procurer cela? demanda le policier à la souris d'hôtel.

— Une servante, faisant partie de notre bande, travaillait au château de Juxeuil. Elle nous l'a envoyé, pensant que cela pourrait nous servir. Elle m'a procuré également des papiers d'identité de Mlle Losne, institutrice au même château. Cette jeune fille partait justement à l'étranger.

Le marquis expliqua à son tour :

— Le château de Juxeuil appartenait à mon père; il y est mort.

« Par la suite, nous avons vendu cette propriété avec une grande partie de ses meubles à un de nos parents, le baron de Claverac. Ceci nous indique comment cette lettre a pu tomber dans les mains de ces bandits.

— Monsieur votre père, connaissant l'existence du véritable collier, ne vous en avait jamais parlé?

— Il se méfiait un peu de moi. Ma jeunesse fut aventureuse, j'avais souvent besoin d'argent. A sa mort, j'étais marié, j'héritais, il pouvait donc sans risque me confier le secret.

— Tout est donc clair maintenant, conclut le détective.

Et ironique, il se tourna vers La Glu :

— Préviens ces messieurs qu'ils viennent prendre livraison du colis.

Le jeune homme sortit et revint bientôt flanqué de quatre agents : deux en bourgeois, deux en uniforme.

***

Josette, la célèbre souris d'hôtel, fut emmenée à un taxi stationnant devant la porte et la voiture prit aussitôt le chemin du dépôt.

M. de Roquecourbe congédia ses domestiques et, lorsqu'il fut seul avec sa femme et La Glu, il osa timidement :

— Et maintenant, monsieur Florac, pourrais-je voir le collier?

— Certainement! fit le policier en souriant.

Et il alla lui-même chercher la targe armoriée. Son élève et lui attaquèrent le bourrelet d'acier et, après une demi-heure de travail, ils eurent dégagé le merveilleux collier d'ébène.

La marquise et son mari contemplèrent avec admiration ce bijou extraordinaire, tandis que Florac réfléchissait. Enfin, il murmura :

— Il y a autre chose... cela seulement ne vaut plusieurs millions!

Il s'empara du collier, l'étudia un instant; puis, saisissant de ses deux mains l'un des grains d'ébène, il dévissa une plaque d'or.

Et soudain la boule noire apparut creuse et, à l'intérieur, mioritait un diamant de la grosseur d'une noisette.

— Il y en a un dans chaque, dit-il en souriant... C'est, en effet, une fortune.

— C'est impossible! s'écria la marquise au comble de l'étonnement.

« Je compte exactement trente grains d'ébène, il ne peut exister autant de diamants de cette grosseur.

— Je n'affirme pas qu'ils soient tous d'égale valeur, répondit Floriac, je dis uniquement que si vous voulez prendre la peine de répéter l'opération, vous trouverez toutes les boules creuses et contenant une pierre précieuse.

⁂

Mme de Roquecourbe n'avait pas attendu la fin de cette explication. D'une main nerveuse, elle avait attiré le collier et lentement dévissait les plaques d'or.

Une à une les boules d'ébène laissèrent glisser, sur le guéridon, une pierre : tantôt un brillant, tantôt un rubis, tantôt un saphir...

L'assistance restait muette d'admiration. Personne n'osait en croire ses yeux, tant ce spectacle touchait au merveilleux, à l'irréel.

Sous la lumière crue de l'électricité, les joyaux étincelaient, croisant leurs feux en un scintillement multicolore et presque aveuglant.

M. de Roquecoubre reprit le premier son sang-froid.

— Comment n'ai-je pas connu l'existence de ce trésor, murmura-t-il tristement. Bien des malheurs auraient été évités.

La marquise soupira douloureusement et repoussa le bijou avec un geste amer.

— C'est vraiment payer trop cher la possession de cette fortune, balbutia-t-elle, la voix étranglée par les sanglots.

Mathilde, encore à l'âge de l'insouciance heureuse, se divertissait à la vue de ces merveilles. Elle s'avança

timidement et s'amusa à confectionner un collier pittoresque en rapprochant rubis, émeraudes, saphirs, etc., etc.

Puis elle compta, et s'exclama, étonnée :

— Mais il y en a seulement vingt-neuf.

— C'est juste, fit Mme de Roquecourbe, j'ai oublié un de ces grains extraordinaires.

Et elle dévissa la dernière plaque d'or.

Cette fois, un fin rouleau de parchemin tomba sur la table.

D'un geste vif, le marquis s'en empara et l'étendit avec soin devant lui.

Ce parchemin était couvert d'une fine écriture, nette et volontaire, à l'encre jaunie par le temps. Sans la moindre difficulté, il put lire :

« Fidèle à la voix de ma conscience, j'ai placé la Patrie avant les Rois. J'ai servi la République comme l'Empereur. A l'heure où nos Aigles sont brisées, je fuis la vengeance de nos anciens maîtres et la rancune d'une famille qui ne m'a jamais pardonné, ce qu'elle appelait ma trahison. Je laisse à l'abbé Miron, précepteur de mon fils, ce collier d'ébène, contenant tout ce qui me reste d'une grande fortune.

« Signé : LOUIS-CHARLES DE ROQUECOURBE. »
Général de cavalerie,
officier de la Légion d'honneur. »

— C'était mon grand'père, dit le marquis. Comme beaucoup, il refusa de renier Celui qui avait porté notre drapeau victorieux à travers l'Europe. Il préféra vivre ignoré, à l'existence d'une demi-solde, en butte aux tracasseries de parents jaloux de sa gloire. Ce fut prudent de sa part. La Restauration rendit cependant à mon père une partie de ses biens : Napoléon III fit le reste, ce qui explique pourquoi nous n'eûmes jamais besoin de ces diamants.

. . . . . .

La tâche de Florac était terminée; il se retira bientôt, suivi de son inséparable La Glu. Il refusa par la suite les multiples récompenses que lui offrit M. de Roquecourbe, satisfait d'avoir encore une fois eu raison d'un criminel.

La réputation de La Glu s'accrut de ce nouveau succès et les inspecteurs de la Sûreté le nommèrent à l'unanimité : Prince des détectives amateurs.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

X... le coupeur de mains

ROMAN POLICIER

par JEAN BONNÉRY

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 14-12-38

Histoire d'un âne

Amusez vos tout petits à l'aide de ces albums illustrés en couleurs par

G. RIPART

Vous leur ferez connaître :

LA VIE MOUVEMENTÉE DE PISTACHE

Histoire d'un Canard

Poilobek et Margoton

Histoire d'un singe

Ils riront des

AVENTURES DE BOUZILLOU

et des

FARCES & BABILLAGES DE BEC D'OR

Chaque Album

3 fr. 50

EN VENTE PARTOUT

Histoire d'un perroquet

ÉDITIONS J. FERENCZI ET FILS,
9, Rue Antoine-Chantin - PARIS

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 1933 (Made in France)